

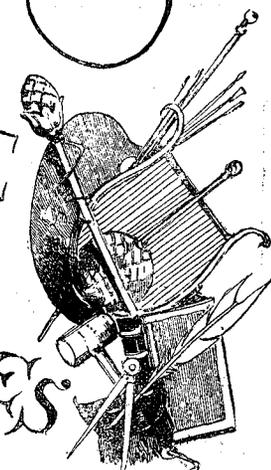
HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ

LE MONDE LYONNAIS

LITTÉRATURE

THÉÂTRES

BEAUX-ARTS



Directeur : FRANÇOIS COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

8, RUE MULET. LYON.

Bureaux de Vente, 31, Rue Tupin

SOMMAIRE DU N° 62

LA DERNIÈRE CLASSE, CONTE EN VERS. . .	FRÉDÉRIC MARTY.
LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES. . .	CARLOS.
L'ASTHME DU NOTAIRE (SUITE ET FIN). . .	MARIUS JOULIE.
NOS ILLUSTRATIONS.	STRAPONTIN.
A TRAVERS LES LIVRES, L'APÔTRE. . .	CHARLES LAVENIR.
SOUHAI, POÉSIE.	ALBERT GINET.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI.	LE BONHOMME POURQUOI.
ECHOS DE LA SEMAINE.	SAINTE-POTHIN.
REVUE DES THÉÂTRES.	PHILINTE.
SUR LE VIEUX BANC D'UN PARC, POÉSIE	HIPPOLYTE BUFFENOIR.
LE CHEVAL DANS LA BIBLE.	UN LECTEUR ASSIDU DE LA BIBLE.
BIBLIOGRAPHIE DU MONDE LYONNAIS.	FRANÇOIS COLLET
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES. . . .	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT	E. MEUNIER, etc.

ILLUSTRATIONS

LES COLOMBES DE PLINE, d'après une mosaïque du Musée du Capitole, à Rome. — BRONZE DE TARENTE. — LA PALLAS LENORMANT (Athènes). — MÉDAILLON DE LA LOGGIA DU NOUVEL OPÉRA, à Paris. — FRAGMENT DE LA FRISE DU MAUSOLÉE D'HALICARNASSE (Musée Britannique).

ABONNEMENTS

	Un an	Six mois
FRANCE ET ALGÉRIE.	12 FR.	6 FR.
UNION POSTALE.	15 »	8 »

Le Numéro : 25 centimes

JOE.

A. QUANTIN, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît, PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'Enseignement des Beaux-Arts

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

PAR

JULES COMTE

CHEF DE LA DIVISION DE L'ENSEIGNEMENT AU MINISTÈRE DES ARTS

La Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts comprendra une centaine de volumes. Sept volumes de tête traiteront des principes de l'art, de ses formules générales, des grandes règles qui, dans chaque art, sont de toutes les époques, de tous les pays et de toutes les écoles. Le premier sera intitulé du *Rôle et de l'Histoire générale de l'art*; les six autres : la *Peinture*, la *Sculpture*, l'*Architecture*, l'*Ornementation*, la *Gravure* et la *Musique*.

Les volumes suivants auront chacun un sujet spécial. Ils traiteront de l'histoire détaillée de chaque art par périodes et par pays, et des diverses applications de l'art à l'industrie.

Ils seront tous du même format in-8°, illustrés de nombreuses gravures, et se vendront séparément cartonnés en percaline grise, au prix uniforme de fr. 3.50.

VOLUMES PUBLIÉS EN DÉCEMBRE 1881

3 FR. 50 FRANCO, CHAQUE VOLUME CARTONNÉ

LA PEINTURE HOLLANDAISE, par M. HENRY HAVARD. 1 volume de 288 pages et 92 gravures.

LA MOSAÏQUE, par M. GERSPACH, chef du Bureau des Manufactures nationales au Ministère des Arts. 1 volume de 272 pages et 68 gravures.

L'ANATOMIE ARTISTIQUE, par M. MATHIAS DUVAL, professeur à l'École des beaux-arts et à la Faculté de médecine. Un volume de 336 pages et 77 gravures.

L'ARCHÉOLOGIE GRECQUE, par M. COLLIGNON, professeur d'antiquités grecques et romaines à la Faculté des lettres de Bordeaux. Un volume de 368 pages et 141 gravures.

VOLUMES A PARAÎTRE EN 1882

VOLUMES GÉNÉRAUX

PRÉCIS D'UNE HISTOIRE DE L'ART, par M. EUG. GUILLAUME, de l'Institut. — LA SCULPTURE, par M. DE RONCHAUD, Directeur des musées nationaux et de l'Enseignement des arts. — LA PEINTURE, par M. PAUL MANTZ, Directeur de la Conservation au Ministère des Arts. — LA GRAVURE, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut. — L'ARCHITECTURE, par M. CHIPPIEZ, Inspecteur de l'Enseignement du dessin. — L'ORNEMENTATION, par M. PH. BURTY, Inspecteur des beaux-arts. — LA MUSIQUE, par M. BOURGAULT-DUCOUDRAY, professeur au Conservatoire.

VOLUMES SPÉCIAUX

LA PEINTURE FRANÇAISE, par M. le MARQUIS DE CHENNEVIÈRES, ancien Directeur des beaux-arts. — LA PEINTURE ITALIENNE, par M. G. LAFENESTRE, Inspecteur des beaux-arts. — LA PEINTURE ESPAGNOLE, par M. PAUL LEFORT, Inspecteur des beaux-arts. — LA PEINTURE

ANGLAISE, par M. ERNEST CHESNEAU. — LA PEINTURE FRANÇAISE MODERNE, par M. ROGER BALLU, Inspecteur des beaux-arts. — LA CÉRAMIQUE, par M. HENRY HAVARD. — LA SCULPTURE ITALIENNE, par M. G. LAFENESTRE, Inspecteur des beaux-arts. — LA SCULPTURE FRANÇAISE, par M. A. DE MONTAIGLON, professeur à l'École des chartes. — INVENTAIRE ARTISTIQUE DE LA FRANCE, par M. MARIUS VACHON. — LA MYTHOLOGIE FIGURÉE, par M. COLLIGNON, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. — L'ARCHÉOLOGIE ÉTRUSQUE ET ROMAINE, par M. MARTHA, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. — L'ARCHITECTURE GOTHIQUE, par M. LOUIS GONSE, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*. — LA TAPISSERIE, par M. EUG. MUNTZ, bibliothécaire de l'École des beaux-arts. — L'ART BYZANTIN, par M. BAVET, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. — L'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, par M. MASPERO, professeur au Collège de France. — LES STYLES FRANÇAIS, par M. CHIPPIEZ, Inspecteur de l'Enseignement du Dessin. — LES PROCÉDÉS ACTUELS DE GRAVURE, par M. DE LOSTALOT, secrétaire de la rédaction de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Viendront ensuite des volumes spéciaux sur les architectures de l'antiquité, de l'Italie, du Nord, sur les bois sculptés, les pierres dures et les médailles, la construction, la joaillerie et la bijouterie, l'orfèvrerie, la verrerie, les étoffes, les ivoires, les bronzes, le costume, etc., etc.

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

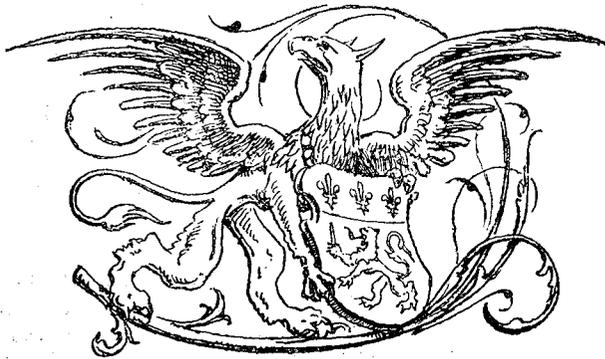
DES LETTRES ET DES ARTS

SOMMAIRE

LA DERNIÈRE CLASSE, CONTE EN VERS.	FREDÉRIC MARTY.
LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES.	CARLOS.
L'ASTHME DU NOTAIRE (suite et fin).	MARIUS JOULIE.
NOS ILLUSTRATIONS.	STRAPONTIN.
A TRAVERS LES LIVRES, L'APÔTRE.	CHARLES LAVENIR.
SOUHAIT, POÉSIE.	ALBERT GINET.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI.	LE BONHOMME POURQUOI.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
REVUE DES THÉÂTRES.	PHILINTE.
SUR LE VIEUX BANC D'UN PARC, poésie.	HIPPOLYTE BUFFENOIR.
LE CHEVAL DANS LA BIBLE.	UN LECTEUR ASSIDU DE LA BIBLE.
BIBLIOGRAPHIE DU MONDE LYONNAIS.	FRANÇOIS COLLET.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES.	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	E. MEUNIER, etc.

ILLUSTRATIONS

LES COLOMBES DE PLINE, d'après une mosaïque du Musée du Capitole, à Rome — BRONZE DE TARENTE. — LA PALLAS LENORMANT (Athènes). — MÉDAILLON DE LA LOGGIA DU NOUVEL OPÉRA, à Paris. — FRAGMENT DE LA FRISE DU MAUSOLÉE D'HALICARNASSE (Musée Britannique).



LA

❖ DERNIÈRE CLASSE ❖

→ SOUVENIR D'ALSACE ←

*Le ciel était bien pur ce jour-là... Les oiseaux
Chantaient à qui mieux mieux dans les branches mouillées
De rosée et de pluie et tout ensoleillées
Par un rayon d'avril. Au loin, sur les coteaux,
Les bœufs erraient, faisant en sutoant leur caprice.
J'allais en classe, et tout s'unissait à la fois*

*Pour me tenter, les fleurs, les merles dans les bois,
Et, là-bas, les Prussiens, qui faisaient l'exercice.
Je résistai pourtant, et je pressai le pas,
Car j'étais en retard. Depuis une semaine
Notre vieux magister était triste. A peine
Parlait-il. Cependant il ne punissait pas.
Sa voix plus doucement nous rappelait à l'ordre.
Ne comprenions-nous pas? lui, d'un air triste et bon,
Toujours, sans se fâcher, reprenait la leçon
Ou le problème auquel nous avions peine à mordre.
Mais... j'étais arrivé.*

Tout était calme et mort.

*Au lieu des cris bruyants qui précédaient la classe,
Un silence absolu... Je regarde d'abord.
Tout le monde était là... J'entre l'oreille basse:
« Ah! c'est toi? » me dit-il, dès qu'il m'eut aperçu,
« Va vite, mon enfant. » D'un bond je suis en place,
Surpris du ton avec lequel il m'a reçu.
Alors je me basarde à relever la tête.
Il n'en manquait pas un. Mais, les yeux effarés,
Muets, les bras croisés, tous semblaient atterrés.
Lui-même, il avait mis son bel habit de fête
Et son bonnet de soie. Un peu derrière moi,
Quelques vieux du village, assis comme nous autres,
Lisaient dans une Bible en tout semblable aux nôtres,
Épelant chaque mot... Je ne sais pas pourquoi
Mais le cœur me battait...*

La leçon terminée

*Il se lève, tout blanc, les vieux, pâles aussi,
Se mouchaient avec bruit... « Mes bons amis, merci
D'être venus, dit-il, car cette matinée
Est la dernière, ici, que je passe avec vous. »
Sa voix tremblait. « Je pars, mais j'emporte de tous
Un souvenir bien cher... là-bas!... Ce n'est plus l'heure
De le dire, à présent: le savoir seul demeure.
La flamme, ni le fer ne peuvent l'enlever.
Mais retenez ceci: lui seul peut nous sauver.
De tous nos maux passés l'ignorance est la cause.*

*Je ne veux pas blâmer; qui n'a pas quelque chose
A se reprocher?... Vous, pères, d'avoir souvent,
Pour garder vos moissons de la pluie ou du vent,
Pour vos champs, enlevé vos enfants à l'école;
Vous, mes petits amis, pour un motif frivole,
Pour un papillon bleu, pour un nid dans le bois.
Qui de vous n'a pas fait l'école buissonnière?
Moi-même, ces congés que j'ai donnés parfois,
Afin d'aller pêcher la truite à la rivière,
Pour greffer mes poiriers ou bêcher mon jardin,
Tout ce temps est perdu! »*

Je comprenais enfin!

*Depuis près de huit jours, j'avais entendu dire
Que, par ordre du grand chancelier de l'Empire,
On allait envoyer des maîtres allemands.
L'air sombre et désolé qu'il prenait par moments,
C'était donc pour cela!...*

*« Cette langue si chère,
Reprit-il, aujourd'hui, c'est la dernière fois
Qu'on vous l'enseigne, amis... Il est de dures lois.
Celle qui nous régit est la loi de la guerre,
Car nous sommes vaincus. Mais n'oubliez jamais
Que c'est par le travail qu'un peuple se relève,
Qu'il devient grand et fort... Travaillez donc sans trêve.
On n'est pas Allemand quand on parle français! »
Puis alors il nous dit combien est douce et belle
Cette langue de France, et qu'elle est immortelle;
Et que, lorsque le temps qui doit tout consumer
Aura détruit nos bourgs, renouvelé nos terres,
On lira comme nous ce qu'ont écrit nos pères,
Eux qui nous l'ont apprise et nous l'ont fait aimer!
Ah! comme ils l'écoutaient, les anciens! Et derrière
Leurs lunettes, j'ai vu rouler sur leurs genoux
Comme une grosse larme... Ah! c'était drôle! nous,
Nous pleurons tous. Puis quand, s'appuyant à sa chaire,
Il reprit:*

*« Notre emblème à nous autres Français,
Vous ne l'oublierez pas, mes enfants, je le sais,
C'est le vieux coq gaulois, symbole d'espérance. »
Ils se levèrent tous ensemble. Ah! comme alors
Ils redressaient leur taille et se sentaient plus forts,
Comme ils oubliaient tous et l'âge et la souffrance!
Tout à coup, il se trouble.*

Un grand bruit de tambours

*Et de sifre venait jusqu'à notre fenêtre
Ouverte. Les Prussiens, comme les autres jours,
Retraient de l'exercice... A l'horloge de hêtre
Midi sonnait!*

*Aussi blanc qu'un linceul, sans voix,
Collé contre le mur, juste Dieu, quand j'y pense!*

Il veut parler encore une dernière fois :

*« Mes enfants... » On n'entend plus qu'un mot : « délivrance »
Alors, quittant le mur qu'il rayait de ses doigts,
Et levant son bonnet : « Adieu... Vive la France! » (1)*

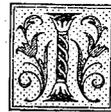
FRÉDÉRIC MARTY.



LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL : *Le Mari à Babette*, comédie en trois actes, par
MM. HENRI MEILHAC et PHILIPPE GILLE.

Paris, 11 janvier 1882.



L est sept heures du matin, et l'oncle Petit-Preux est endormi sur un fauteuil dans l'appartement de son neveu Gaston. Il attend, depuis la veille, que ledit neveu daigne réintégrer ses pénates. Gaston paraît enfin, avec une de ces figures que les joyeux viveurs, je me suis toujours demandé pourquoi on les appelait ainsi, savent seuls réaliser : yeux battus, mine blafarde et dos voûté. Vous pourriez croire que l'oncle ne va pas laisser échapper une aussi belle occasion de placer un sermon bien senti, détrompez-vous. M. de Petit-Preux, ce dont je le félicite, n'est pas un oncle comme les autres. Il apprend sans sourcilier que son neveu vient de perdre cinquante-deux mille francs au cercle, et il lui expose la situation. « Tu as mangé, lui dit-il, la moitié de ta fortune, et du train que tu mènes, l'autre moitié ne saurait durer longtemps. Tu comptes sur mon héritage, mais il ne te sera acquis qu'à une condition : tu vas quitter Paris immédiatement, et venir passer six mois à mon château d'Angoulême en compagnie de ta cousine Andrée. Si elle consent à devenir ta femme, tu l'épouseras, et vous serez mes héritiers. Si tu ne lui plais pas, je te rendrai ta liberté et je te ferai une pension à titre de dédommagement. » Quand je vous disais que l'oncle Petit-Preux était l'idéal des oncles! Cependant Gaston n'accepte pas ces propositions alléchantes avec l'enthousiasme qu'elles mériteraient. Il demande un délai à son oncle ; il invoque tantôt ceci, tantôt cela, et finit par avouer qu'il ne se sent pas la force de se séparer aussi brusquement de Babette. Et le voilà parti dans un éloge hyperbolique de Babette, qui est une maîtresse comme on n'en voit pas. Il l'a connue comme elle vivait encore avec sa marraine. Depuis il ne l'a pas quittée. Babette ne lui a jamais donné que de bons conseils qu'il n'a d'ailleurs jamais suivis. Babette lui est fidèle. Babette est son bon ange, etc., etc. L'oncle Petit-Preux, sceptique à l'endroit des femmes, qu'il n'étudie depuis longtemps que sur la personne d'une marchande de tabac d'Angoulême, traiterait volontiers son neveu de jobard, mais il est bientôt forcé de se rendre à

(1) M. Frédéric Marty a fait dans ce récit une sorte de traduction poétique d'un des plus jolis contes de M. Alphonse Daudet. C'est à ce titre que nous le présentons à nos lecteurs.

l'évidence. Une lettre de Babette arrive pour Gaston. Il a voulu, lui dit-elle, la quitter hier soir pour aller à son maudit cercle, et elle est certaine qu'il y aura perdu une grosse somme. Après la promenade du matin, au bois, elle viendra le voir, lui demander à déjeuner et lui faire un doigt de gentille morale. L'oncle Petit-Preux s'incline, mais n'en persiste pas moins dans son idée. Il s'éloigne, en signifiant à Gaston son ultimatum : pas de voyage à Angoulême, pas d'héritage. Gaston voudrait bien avoir l'un sans faire l'autre. Sur ce, arrive Babette, gentille à croquer dans son amazone. Gaston la met au courant des exigences de l'oncle Petit-Preux, et elle ne s'en montre ni contrariée ni épouvantée. Il faut que Gaston parte, à condition qu'il trouve un moyen de l'emmener avec lui. C'est qu'on ne rencontre pas souvent des femmes comme Babette dans le monde galant. Elle aime Gaston, et elle rêve de devenir sa femme. Au lieu de faire semblant d'aimer un tas d'hommes, il lui a paru plus digne, plus simple de passer sa vie à en aimer un seul pour de bon. Une fois à Angoulême, sous un déguisement quelconque, elle se charge de faire la conquête de l'oncle Petit-Preux et de le faire consentir au mariage. En ce moment, on annonce M. Gévaudan. Gaston fait sortir un moment Babette, et ordonne qu'on introduise le visiteur. Un homme admirable, ce Gévaudan ! Il s'intitule inventeur, mais son véritable métier c'est de tirer parti de tout et de profiter de toute les circonstances pour faire à l'un ou à l'autre ses offres de service. Aux femmes de chambre, il propose des maris ; à celui-ci, une statue funéraire qu'un héritier, déçu dans ses espérances, lui a laissé pour compte ; à celui-là, des actions d'une Société anonyme. Il a également des sujets de drame, de roman pour les auteurs doués d'un cerveau récalcitrant. Il rédige un manuel de baccarat à l'usage des décaqués. Ses poches sont un véritable arsenal, d'où sortent, selon le besoin, des photographies, des prospectus, des échantillons de toutes sortes. Surtout il n'oublie jamais de vous proposer quelques barriques d'un petit bordeaux de famille, et de la librairie à cinq francs par mois. Voulez-vous, dit Gaston à cet honorable industriel, gagner vingt mille francs en six mois ? Il faut partir pour Angoulême et passer pour le mari d'une dame que je vais vous présenter. Inutile de vous dire que Gévaudan accepte. Il prendra le nom du baron de Corsambleu, et demande la permission, puisque Gaston fournit la baronne, de fournir, lui, la femme de chambre qui s'appelle Joséphine. Joséphine est accordée.

Tel est le premier acte qui n'a été qu'un long éclat de rire. Les scènes sont menées avec un entrain et un esprit du diable. Les situations sont très plaisantes, les mots spirituels y sont prodigués. Ce n'est que dans les chefs-d'œuvre du Palais-Royal qu'on pourrait trouver un point de comparaison.

Les deux derniers, tout en étant loin d'être mauvais, sont moins bons. Au second, nous sommes dans la gare voisine du château de Petit-Preux. Le chef de cette gare est bien le fonctionnaire le plus abracadabrante qu'on puisse imaginer. Ruiné par les femmes, des amis compatissants lui ont fait obtenir cette petite place ; mais l'âge et les malheurs ne lui ont pas enlevé son goût pour la galanterie. Il n'y a que lui pour faire prolonger l'arrêt d'un train, selon le caprice d'une jolie femme, ou pour se débarrasser d'un mari jaloux, en faisant manœuvrer sur la voie le wagon qui le renferme. Bientôt paraissent l'oncle Petit-Preux, le baron de Corsambleu, la baronne Babette et Joséphine. Petit-Preux, revenant de renouveler sa provision de cigares chez sa vieille amie la marchande de tabac, est monté par hasard dans le wagon où se trouvait le baron de Corsambleu et sa femme. Il

est fasciné par la baronne, tout en trouvant que le baron, qui place du petit bordeaux et des livres, manque un peu de tenue. En outre, le baron abandonne toujours sa femme pour donner le bras à Joséphine, ce qui brouille les idées de Petit-Preux sur la hiérarchie sociale. Mais la baronne est si jolie qu'il passe sur tout, et qu'il apprend avec plaisir que M. et Mme de Corsambleu s'établissent dans son voisinage.

Au troisième acte, nous sommes chez Gévaudan, plus baron de Corsambleu que jamais. Il donne une fête, il invite les autorités, il s'inquiète des besoins et des aspirations du pays, tout en continuant à placer son bordeaux et à calmer Joséphine, jalouse de Babette. Mais Babette a obtenu ce qu'elle désirait : l'oncle Petit-Preux ne peut plus se passer d'elle ; il ne voit que par ses yeux ; il la suit sans cesse. Le moment est venu de lui tout avouer. L'oncle pardonne, Gaston épouse Babette, Andrée épouse un secrétaire de Petit-Preux et Gévaudan rend l'honneur à Joséphine, après s'être fait des clients de tous ses invités.

Geoffroy, qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, grâce au succès inépuisable de *Divorçons !* joue Gévaudan. Le personnage se rapproche assez de celui de Mercadet, que l'excellent comédien créa jadis au Gymnase. Il a l'aplomb et le parler intarissable des charlatans. L'héritier personnifie le chef de gare. Il est toujours amusant sous les traits des vieillards amateurs quand même du beau sexe. Montbars et Raymond jouent l'oncle et le neveu Petit-Preux, et Galipeaux, un lauréat du dernier concours au Conservatoire, fait le secrétaire dont tout le rôle consiste à embrasser dans les petits coins M^{lle} Berthou. M^{lle} Bergé a bien rendu la physionomie attrayante de Babette, et M^{lle} Lavigne est impayable dans Joséphine. Cette jeune actrice fait pouffer de rire avec le mot le plus insignifiant, grâce à une physionomie comiquement ahurie et à une intonation invraisemblable. Je serais curieux de voir le parti qu'elle tirerait d'un rôle plus important. Enfin, pour être complet, je citerai encore Numès et M^{lle} Raymonde, qui personnifient un couple sous-préfectoral dont le seul tort est de rappeler un peu trop celui du *Monde où l'on s'ennuie*.

CARLOS.

L'ASTHME DU NOTAIRE

— Suite et fin (1) —



R, M^{me} Levert avait depuis longtemps deviné son mari. Ce soir-là, entre autres, elle se méfiait. Adolphe était nerveux, agité. Il avait à peine lu son journal. Sur le canapé, il avait des sursauts, des tressaillements. Sans aucun doute, il y avait quelque anguille sous roche, quelque cotillon.

« Madame, j'apporte le thé. Que monsieur fasse bien attention : il est brûlant.

— C'est bien, Estelle. Monsieur vous remercie de votre prévenance. Posez le thé sur le guéridon. »

M. Levert s'était levé précipitamment du canapé.

« Ah ! ah ! Estelle ! c'est le thé que vous nous apportez ? tant mieux ! tant mieux ! Est-il bien infusé au

(1) Voir le *Monde Lyonnais* du 7 janvier 1882.

moins?... Aurore! je crois qu'il va nous ragailarder, ce thé.»

Mais Aurore était indéchiffrable comme un sphinx, et immobile comme une momie d'Égypte.

« Versez-le-moi, tenez, Estelle! J'ai la main engourdie. »

Le guéridon se trouvait dans un des coins de la chambre, derrière le dos précisément de M^{me} Levert. C'était l'astucieuse femme qui l'avait elle-même placé ainsi.

Adolphe tendait d'une main sa tasse à Estelle et de l'autre enlaçait un bout de sa taille. Tous deux souriaient amoureusement, en jetant de petits regards furtifs vers cette naïve M^{me} Levert. Naïve comme une jeune pensionnaire, cette M^{me} Levert. Elle ne parut même pas entendre ce que, tout en roulant le guéridon, son Adolphe dit à l'oreille de la domestique qui sortait : « Ce soir, à la même heure, n'est-ce pas ? »

Pendant que lui avalait à petites gorgées sa tasse de thé, elle tirait fiévreusement son aiguille, embrouillait son écheveau de laine, avait de légers frissons qui secouaient son plat corsage, frappait à petits coups du pied la moquette du tapis et laissait voir à la moue de ses lèvres sa vive impatience :

« Tu ne vas pas te coucher, Adolphe ? » dit-elle à son mari. « Moi, je finis mon aiguillée et je te suis. »

Adolphe ne se le fit pas répéter. Il sortit en se dodelinant. Alois M^{me} Levert jeta rageusement son ouvrage dans la corbeille, prit la lampe, et passa dans la pièce voisine en faisant battre la porte violemment...



L'horloge de la mairie venait de sonner deux heures. Sa voix grêle et aiguë éveillant les échos de la montagne et montant dans les corridors sonores, vint réveiller M. Levert de son demi-sommeil. Il rêvassait, la tête dans son oreiller. Il essayait d'attraper ces petits nuages roses qui voltigeaient devant ses yeux; de petits nuages roses, où passait et repassait une fillette ronde, avec des lèvres souriantes, des yeux clairs et des mèches folles...

Aux deux coups de l'horloge, il se leva d'un bond sur son séant, écouta pendant quelques minutes, l'oreille tendue, le vent bruir dans les treilles du jardin, le pas lourd des souliers attardés sur la route... Puis, se laissant glisser avec précaution sur le tapis, il alluma une bougie et s'habilla à la hâte. Il était coquet à ses heures, le père Levert. C'était risible de le voir, à cette heure de la nuit, peigner lentement ses favoris, se laver les bras et la gorge avec une éponge fine, donner à sa chemise entrebâillée une façon de jolie négligence, mouiller ses cheveux et ses mains d'un parfum grisant, s'apprendre devant la glace les mutineries câlines d'un jeune amant, les ferveurs, les enlacements,

les chauds baisers... un bruit! M. Levert pâlit soudain.

Ce n'était qu'un chat amoureux qui venait de sauter sur le toit.

Il éteignit sa bougie; mais il voulut la souffler de si près, qu'il brûla un bout de sa moustache. Puis, à tâtons, il chercha la porte. Ses dents claquaient, son cœur était secoué par un tic-tac aussi fort que celui de la grosse roue du moulin. Le corridor était sombre, sombre... Il rencontrait quelquefois sous le pied de petits graviers qui criaient... Puis, c'était l'étagère qu'il tremblait toujours de heurter... Enfin la porte, la porte de la chambre de M^{me} Levert, devant laquelle il fallait passer avec mille précautions, sans faire craquer les boiseries, sans éveiller les serins, sans respirer même... A cet endroit, depuis qu'il noctambulait, une effroyable peur le prenait, sa tête avait des vertiges. Tout à coup, il eut un éblouissement. La portière s'était soulevée, les serins avaient piaillé, et une femme...

Il allait défaillir, quand il sentit une main le pousser rudement par les épaules et entendit une voix aigre lui crier :

« Comment! misérable! C'est dans notre maison, devant ma porte, tout près de mon lit à moi, à côté de la chambre de nos enfants, que tu... oh! oh! grand Dieu!... mais c'est infâme! Et tu es mon mari, toi?... Tu es cet homme à qui j'ai rivé ma vie, que j'ai aimé, qui m'a donné des enfants, avec lequel j'ai tout partagé: mes pensées, mes rêves, mes affections?... De quoi pourrais-tu te plaindre? N'ai-je pas cédé aux exigences du mariage?... ne me suis-je pas attachée à remplir strictement les devoirs qui m'incombaient ?... »

— Mais je... je ne comprends rien à ce que tu dis, Aurore! Mon sommeil était nerveux, j'ai voulu prendre un peu l'air de la terrasse.

— Assez, monsieur, assez! vous avez troqué votre femme contre votre domestique.

— C'est peut-être aussi quelque accès de somnambulisme. Tu connais mon tempérament, tu sais qu'il est sanguin... »

M^{me} Levert ne le laissa pas achever. Elle le poussa vers sa chambre, vers son lit, l'y jeta violemment, lui replia la couverture sur la tête, saisit son oreiller, ses vêtements, tout ce qu'elle put trouver sous la main, et l'étouffant sous cet amoncellement, le frappant même de ses deux poings :

« Tiens! tiens! affreux homme, cria-t-elle. Que je t'enlève de devant mes yeux, que je t'étouffe, que je te tue! Que tu meures là, comme un débauché, comme un adultère, comme un chien, sans prêtre, sans confession, avec le désespoir de consumer ton éternité dans les flammes de l'enfer, en compagnie des damnés, des démons fourchus, de Satan, ton complice... »

Elle était horrible, cette femme, avec sa tête échevelée, son visage pourpre, ses petits yeux roulant des flammes, ses longs bras maigres, qui frappaient comme deux fléaux, ses épaules flétries, osseuses, s'échappant de sa chemise frippée, ses lèvres qui s'ouvraient dans une grimace, pour montrer des petites dents pointues comme des crocs, sa voix brève, saccadée, rageuse, qui semblait lui sortir de la tête, et qui arrachait par instants de là-bas dessous, de la poitrine de ce pauvre Adolphe, des supplications rauques et des râlements étouffés.

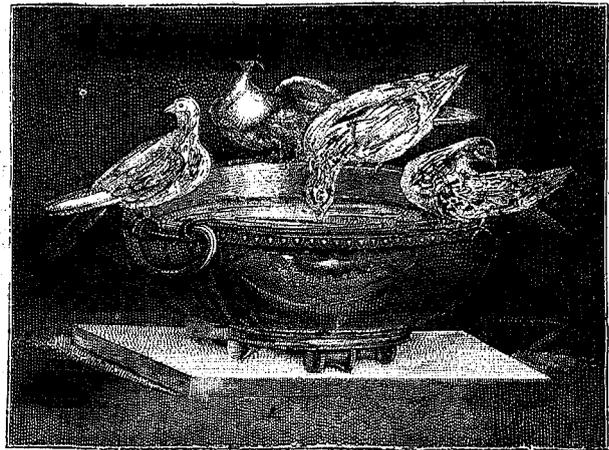
Quand le malheureux se tut, M^{me} Levert gagna sa chambre et se recoucha. Ne croyez pas que son sommeil fût hanté par les remords. Non. Elle avait la conscience d'un pénible devoir accompli. Elle se rappelait avoir vu dans un de ses livres de piété une belle estampe où une vierge était représentée étouffant dans les plis de sa tunique la tête cornue d'un dragon corrupteur. Au-dessus, dans une banderolle enluminée, on lisait ceci : « La Vertu étouffant le Crime. »

Aussi ses songes furent-ils d'azur. Dans les nuées d'un rêve d'or elle vit même des anges ailés qui lui apportaient un trône étincelant à côté des grandes saintes du paradis.



M. Levert ne mourut pas, fort heureusement. Il a vendu son étude aujourd'hui, mais vous le verrez encore tous les jours, sous les rideaux de mousseline de sa fenêtre, découplant du bois tendre, et faisant à sa femme réconciliée de petites suspensions, des corbeilles à fruit, des bénitiers, des boîtes d'allumettes... que sais-je ? Sa respiration est courte, hélas ! Toute la journée il ronronne, comme un chat qui dort. Le soir, en montant l'escalier, il a des palpitations qui lui font tenir le cœur à deux mains. On s'est un peu étonné dans le canton de cette coïncidence fâcheuse entre l'expulsion de M^{lle} Estelle et le malaise subit de M. Levert. Lui, qui n'a jamais voyagé, ne peut pas dire qu'il a attrapé ça en escaladant avec M^{me} Levert, la Yungfrau ou la Maladetta. Il avoue tout naïvement que ça lui vient de petits péchés... de péchés mignons de jeunesse. Aussi, toutes ces dames du canton répètent à leurs grands fils : « Tu vois ? tu vois ?... prends garde à l'asthme du notaire. »

MARIUS JOULIE.



LES COLOMBES DE PLINE (MUSÉE DU CAPITOLE).

* Gravure extraite de la *Mosaïque*, par M. GERSPACH.

— A. QUANTIN, ÉDITEUR —

+ NOS ILLUSTRATIONS +



CHARLES LAVENIR, notre collaborateur, a rendu compte dans le dernier numéro du *Monde lyonnais* du plan général de la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, éditée par M. A. Quantin, à Paris, et des quatre volumes de cette « bibliothèque », actuellement parus.

Cet article était illustré de six gravures extraites de *l'Histoire de la peinture hollandaise*, par M. Henry Havard.

Nous publions aujourd'hui cinq autres gravures extraites du *Manuel d'Archéologie grecque*, par M. Maxime Collignon, professeur d'antiquités grecques et romaines à la Faculté des lettres de Bordeaux, et de la *Mosaïque*, par M. Gerspach, chef du bureau des manufactures nationales au ministère des arts.

Ces gravures, que M. A. Quantin a bien voulu nous communiquer avec son obligeance habituelle, achèveront d'édifier nos lecteurs sur la manière dont l'éditeur parisien entend composer sa nouvelle *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*.

STRAPONTIN.



A TRAVERS LES LIVRES

L'Apôtre, par le vicomte HENRI DE BORNIER.



Si l'on vous présentait, lecteur, mon ami, une plantureuse volaille benoîtement engraisée en quelque ferme bressanne, et qu'on vous dit : « Hé ! voyez donc le beau lapin ! Quel lapin, Monsieur !

Quel lapin ! » vous vous estomireriez grandement, et franchement vous n'auriez pas tort. Prendre une poularde pour un lapin, ou réciproquement, n'est guère le fait d'un homme de bon sens. Mais que diriez-vous de celui qui prendrait pour un drame l'*Apôtre* de M. de Bornier ?

La *Fille de Roland* fut un drame. Les *Noces d'Attila* en étaient un autre. L'*Apôtre* n'en est pas un. Qui dit drame dit essentiellement action. Dans un ouvrage dramatique, on se remue, on agit. Je ne dis pourtant pas qu'il soit ab-

Croyez-vous cependant que la *Moabite* de M. Déroulède eût été un insuccès au théâtre ? Il est permis de le penser, mais l'opinion contraire n'est-elle pas aussi probable ? plus probable ? C'était un sujet religieux aussi, mais on y trouvait ce qui manque chez vous : l'action, cette suprême qualité du poème dramatique. Non, aucun directeur n'aurait voulu monter votre pièce, votre drame, comme vous l'appellez, parce que votre composition hybride n'en est pas un.



BRONZE DE TARENTE

Gravure extraite du *Manuel d'Archéologie grecque*,
par MAXIME COLLIGNON.

— A. QUANTIN, ÉDITEUR. —



LA PALLAS DITE LENORMANT (ATHÈNES)

Gravure extraite du *Manuel d'Archéologie grecque*,
par MAXIME COLLIGNON.

— A. QUANTIN, ÉDITEUR. —

solument indispensable d'y tuer ou d'y violer. Mais, dans ce corps qui est le sujet, il faut qu'on sente sous le réseau des veines courir la pourpre vivace et généreuse du sang ; il faut qu'il y ait des muscles, des nerfs, tout justement ce qui manque au nouvel ouvrage dont je parle.

M. de Bornier dit ceci : « Je renonce à chercher un directeur assez hardi pour mettre ce drame sur la scène. » Il ajoute : « Les sujets religieux, je l'avoue, eurent toujours de la peine à réussir au théâtre. » C'est là une raison sans aucun doute, et qu'il faut prendre en considération.

Qu'est-ce donc alors ? Ce sont de beaux et bons vers, d'ingénieux dialogues répondant parfaitement à la conception que vous vous étiez formée de votre œuvre : mettre en présence le christianisme naissant, le judaïsme obstiné et le polythéisme sceptique et railleur. L'idée était bonne. Vous avez su en tirer parti, mais... vous n'avez pas fait un drame.

Oui, de beaux et bons vers. M. de Bornier cultive la rime riche, le rythme sonore. Il a glissé de ci de là quelques fraguements lyriques dont je me plais à reconnaître

tout le mérite. Écoutez l'hymne que chante Mégara à Sylvain et à Bacchus :

Dieu sylvain, Dieu riant de l'Éhoirie antique,
Qui couronnes ton front des pommes du sapin,
Qui portes le sayon et la serpe rustique,
Et qui mêlas le miel au pain ;

Dieu Sylvain, fils puissant de la Querquétulane,
Qui défends les forêts, les moissons et les fruits,
Qui protèges le bœuf, l'agneau, la chèvre, l'âne,
Contre le loup voleur des nuits ;

Ne croirait-on pas entendre la muse de Chénier chantant les riantes fantaisies des religions antiques ?

Quelle grâce dans les strophes que chantent les matelots au début du troisième acte, dans celle-ci surtout :

Ce matin, la brise caresse
Et balance amoureuxment
La voluptueuse paresse
Du flot qui frissonne en dormant.

Voilà pour le style. Quant aux caractères, les traits en



MEDAILLON DE LA LOGGIA DU NOUVEL OPÉRA, DE PARIS

Composition de M. CH. GARNIER. — Gravure extraite de la *Mosaïque*, par M. GER PACH.

— A. QUANTIN, ÉDITEUR —

Bacchus, dieu deux fois né, seul dieu né de deux mères,
O Bacchus-Lénéen, qui, du rouge pressoir,
Fais jaillir, non le jus des olives amères,
Mais le sang pur du raisin noir ;

Bacchus-Evan, le dieu que les jeunes Bacchantes
Appellent de leurs cris fauves, quand meurt le jour,
Et qui viens dénouer leurs ceintures d'acanthés
Dans les jeux ardents de l'amour ;

O Bacchus-Tyonée aux cheveux vierges, donne
Aux jeunes gens la force, aux vieillards la gaité,
Et ne méprise pas les roses de l'automne
Après les roses de l'été.

sont fidèles, l'auteur a exprimé exactement sa pensée. Ce n'est pas qu'il faille tout également approuver. Bien soudaines, par exemple, sont les conversions de Lydie et de Mégara, si soudaines, que je ne vois pas pourquoi le rabbin Elymas et le duumvir Afranius ne demandent pas aussi le baptême. Cette faute provient de l'erreur que je signalais en commençant, et qui fait que l'*Apôtre* n'est ni un drame ni quoi que ce soit de bien défini. Une action plus largement tracée, où l'on aurait vu se mouvoir les personnages dans un cadre agrandi nous aurait préparés à ces miracles de la grâce qui nous suprennent un peu. Il semble que l'auteur saute par-

dessus des événements que nous sommes censés connaître, et que nous aimerions au contraire à voir se dérouler sous nos yeux.

Et cette passion subite aussi de Lydie pour Paul, l'apôtre, de Mégara pour Faustus, encore une ébauche qu'il faudrait plus fortement accuser, qu'il faudrait justifier. Ce sont là des incohérences qui disparaîtraient certainement si M. de Bornier, avec son réel talent, reprenait cet admirable sujet, et le traitait comme il mérite de l'être. Peut-être alors trouverait-il un directeur assez hardi pour monter sa pièce, un vrai drame, cette fois, et peut-être ne me tromperais-je pas en lui prédisant un succès.

CHARLES LAVENIR.



FRAGMENT

DE LA FRISE DU MAUSOLÉE D'HALICARNASSE
(MUSÉE BRITANNIQUE)

Gravure extraite du *Manuel d'Archéologie grecque*,
par MAXIME COLLIGNON.

— A. QUANTIN, ÉDITEUR —

SOUHAIT

*Tous ils m'ont souhaité la gloire ou la fortune
Et tous les succès d'un jour au triomphe enivrant,
Ou quelque autre hochet dont le bruit m'importune,
Fantôme du bonheur et mensonge navrant.
Non, je ne la veux point, leur chimère fanée!
Et nul n'a pressenti ce que mon jeune cœur
Demandait follement à cette jeune année,
En implorant le ciel et le destin moqueur.
Car ils ne savent pas que je porte en mon âme
Un doux rêve d'amour prêt à s'épanouir,
Et qu'il suffit d'un mot, sur sa lèvre de flamme,
Pour qu'aussitôt ce rêve aille s'évanouir.
Et l'unique désir qui charme ma pensée
Est de sentir vibrer, d'un amoureux élan,
Celle que je voudrais, du nom de fiancée,
Saluer au matin du joyeux nouvel an.*

ALBERT GINET.



LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI

QUE devient donc la question des ponts ? Grave question, s'il en fut jamais. Il n'est pas une ville au monde, arrosée par un fleuve, où il y ait autant de millions à dépenser que dans notre bonne ville.

Il est un vieux proverbe qui dit que, quand la bâtisse va, tout va. Ah ! pour le coup, ça va joliment bien aller, car la bâtisse des ponts est sur le point de marcher grand train.

Sur la Saône, je ne parlerai pas du fameux pont suspendu devant relier Fourvières à la Croix-Rousse. On n'en est encore qu'au vingt-septième projet. On va bientôt faire une annexe au dépôt des archives de l'Hôtel de ville pour les caser tous. Mais un tel point serait trop pittoresque. A Lyon, nous n'aimons pas ces choses-là. Nous sommes trop bonnes gens pour faire concurrence à Fribourg.

En revanche, on va refaire le pont de la Feuillée, pour tâcher de le mettre en face de quelque chose.

Sur le Rhône, c'est bien une autre affaire !

Il y a d'abord feu le pont de la Boucle, deux fois décédé, qu'il faudra bien se décider à refaire un jour ou l'autre. S'il était utile autrefois, il y a bien quelques raisons de croire qu'il peut encore rendre quelques services aujourd'hui.

Plus loin, voici ce bon vieux pont Morand, l'un de nos doyens qui n'en peut mais. Ses membres sont tout vermoulu, il glisse sur sa base et semble vouloir se reposer sur son lit.

Le pont de l'Hôpital, ou de l'Hôtel-Dieu, suivant les goûts, est trop bas ; il gêne tout le monde. Depuis que le Ministère de la guerre a fait construire ses grandes casernes de la Part-Dieu, il lui faut bien un pont solide pour faire déboucher ses escadrons de cavalerie.

Enfin, lorsque la Préfecture sera édiflée, il lui faudra bien un pont d'accès plus monumental que ce pont des Invalides.

Plus loin encore, voici le pont de la Guillotière. Celui-là est trop haut. Depuis longtemps il est condamné. Puisse son successeur donner à ses futurs entrepreneurs un peu moins de mal qu'il n'en a donné jadis à ses premiers constructeurs !

Nous arrivons ainsi au futur pont de la Faculté de médecine. Celui-là est décidé et voté, il n'y a plus qu'à l'édifier.

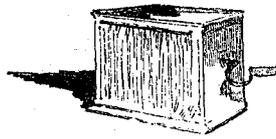
Mais ce n'est pas fini, il y a encore le pont Napoléon qui ne doit pas rester en place. On doit bâtir sur son emplacement un barrage colossal, et, du même coup, on referait le plus fragile des ponts de Lyon.

Bon ! j'allais oublier le pont de la Mulatière, le dernier fait, tout de frais refait, et qui est encore à faire.

Allons, maçons, mes amis, préparez vos truilles, il y a encore de beaux jours pour vous ! Mais quand va-t-on s'y mettre ?

LE BONHOMME POURQUOI.





ÉCHOS DE LA SEMAINE

L'UNION LITTÉRAIRE

Nous n'avons pas encore parlé à nos lecteurs d'une Société littéraire qui vient de se former à Lyon sous le nom d'Union littéraire.

Cette Société organise de nombreux concours de prose et de poésie auxquels elle convie tous les « jeunes ».

Nous remarquons, parmi les membres nouvellement élus, plusieurs des collaborateurs du *Monde Lyonnais*, entré autres, M. Félix Wagener, rédacteur en chef de la *Guêpe*, à Liège, M. Ernest d'Orllanges, rédacteur en chef des *Poètes de l'Avenir*, M^{me} Edouard Lenoir.

La Société a pour organe une publication bi-mensuelle, la *Revue de l'Union littéraire*, dirigée par M. Auguste Morel, et dont le troisième numéro a paru récemment.

Les bureaux de la Société sont installés 42, boulevard des Brotteaux.



L'AVANT-GARDE

Nous avons reçu le premier numéro de *l'Avant-Garde*, le nouveau journal littéraire dont nous annonçons dernièrement la prochaine apparition à nos lecteurs.

L'Avant-Garde a été fondé à Nantes par MM. Paul Martinet, Ernest d'Orllanges et Gabriel Lewis, tous trois bien connus des lecteurs du *Monde Lyonnais*. Sa rédaction parisienne lui donne tout l'attrait d'un journal fait tout entier à Paris.

Nous remarquons, dans ce premier numéro, une nouvelle intitulée *Conseils d'un ami*, lestement contée par notre collègue Pierre Delpoux, une autre intitulée *Une ligne de points*, signée par Paul Martinet, une bonne *Chronique parisienne*, d'Ernest d'Orllanges, et d'excellents vers de M. Hippolyte Buffenoir.

Nous rappelons à nos lecteurs que tout ce qui concerne la rédaction ou l'administration de *l'Avant-Garde* doit être adressé à M. Paul Martinet, 2, rue des Quarts-de-Barbin, à Nantes.



COURS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

L'OUVERTURE, pour 1882, des cours de géographie physique et commerciale professés par M. Coumas, au nom de la Société de géographie et sous le patronage de la Chambre de commerce, a eu lieu mardi dernier 10 janvier, à 7 heures et demie du soir, quai de Retz, 25.

Sujet de cette première leçon : « Étude du Bordelais et de la région pyrénéenne. »

Ces cours publics et gratuits continueront les mardis suivants, même heure, 7 heures et demie du soir,



SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Nous sommes heureux d'annoncer au public la reprise des Concerts classiques donnés au Grand-Théâtre par la Société des Concerts du Conservatoire, sous l'habile direction de M. A. Luigini. Encouragée par l'accueil bienveillant fait à ses efforts, et se conformant à la ligne de conduite qu'elle s'est imposée, la Société ne négligera rien pour rendre aussi parfaite que possible l'interprétation des œuvres anciennes et modernes.

Le dimanche 22 janvier, aura lieu la séance d'ouverture, avec le concours de Breitner, que ses succès, récemment remportés aux concerts Padeloup et Broustet, ont placés au premier rang parmi les plus célèbres pianistes de la capitale.

Nous donnerons prochainement le programme composé d'œuvres pour la plupart inédites à Lyon.

SAINT-POTHIN.



REVUE DES THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS : *Gavaud, Minard et Cie* (1)



MAVAULT, MINARDET & C^{ie}, c'est le triomphe du rire physiologique et du comique bouffon. M. Chambéry a eu dans cette pièce beaucoup de succès. Comme on dit, *il les connaît toutes*, et les jeux de physionomie ne lui coûtent rien. Belliard qui a joué son rôle y était bien meilleur, partant plus mauvais. Cette parade de foire ne mérite pas les honneurs d'un travail approfondi. M^{me} Masson a eu le tort, dans un grand récit, de détailler ses phrases, comme si elle jouait du George Sand ou du Feuillet. M^{me} Leblond avait décidément une jupe bien remarquable; moins remarquable pourtant que la voix et la figure de M. Numas. Cet artiste pourra rendre de grands services. Il est de ceux auxquels le public lyonnais s'attache peu à peu, qu'il adopte, dont il excuse les exagérations et applaudit les qualités. M^{me} Lafond, qui jouait par complaisance un rôle qui n'est pas *de son emploi*, comme on dit en français de coulisses, fait chaque jour de réels progrès, et c'est avec soin qu'elle a détaillé la scène de l'aveu. Je lui conseillerai cependant d'adoucir le timbre de sa voix.

PHILINTE,



(1) Une indisposition de notre confrère Octave d'Hault-Rémy nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro le compte rendu de la représentation du *Prophète*, au Grand-Théâtre.



SUR LE VIEUX BANC D'UN PARC

→ SOUVENIR DE BOURGOGNE ←

*Quelle soif d'inconnu, quel espoir invincible
Dans les hasards du sort et les jours à venir,
Ou des ans écoulés quel vivant souvenir
M'attire, dans ce parc, vers ce vieux banc paisible?*

*Quel désir de repos amène ici mes pas?
Quel lien doux et cher m'attache à ce rivage?
Y viendrais-je chercher, malgré moi, l'esclavage
D'une fière beauté que je ne connais pas?*

*Est-ce l'amour profond de la belle nature?
Est-ce une inquiétude? Est-ce un apaisement?
Est-ce le gai projet d'une folle aventure?
S'agit-il d'une femme, et suis-je son amant?*

*Je ne sais qu'une chose. Au fond de ces allées,
Au milieu de ces pins et de ces verts gazons,
A l'aspect de ces bois, de ces riches vallées,
Devant ces champs remplis par le blé des moissons;*

*Je laisse s'envoler les heures fugitives,
Sans regret d'autrefois, sans projet d'avenir.
A quoi bon du passé toujours se souvenir,
Et pourquoi le charger de vaines invectives?*

*Pourquoi s'inquiéter? Pourquoi s'entretenir,
Sans cesse d'un bonheur incertain et fragile?
Pourquoi vouloir fixer sur un mouvant argile
L'édifice parfait qu'il ne peut soutenir?*

*Je laisse donc errer ma tranquille pensée
Sur les riants tableaux, sur le svelte horizon
Qu'offre l'heure présente... heure déjà passée,
Tandis que, sur ce banc, j'écrivais ma chanson!*

HIPPOLYTE BUFFENOIR.



LE CHEVAL DANS LA BIBLE.



Nous recevons la lettre suivante, dans laquelle « un lecteur assidu de la Bible » et du *Monde lyonnais* prend à partie notre collaborateur Argus, à propos d'un de ses comptes rendus des séances des Sociétés savantes. Nous nous empressons de la publier, persuadés qu'elle intéressera à la fois les archéologues et les sportsmen.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je lis dans le *Monde lyonnais* du 24 décembre, p. 716, compte rendu de la séance de la Société d'agriculture de Lyon, du 16 décembre, une affirmation tellement extraordinaire, que je me demande si Argus ne l'a pas énoncée sous l'empire d'une violente fièvre... de cheval.

Il est question des recherches de M. Cornevin sur l'époque à laquelle on peut faire remonter « l'emploi du cheval », recherches auxquelles il se livre avec son collègue, M. Chantre.

S'agit-il de l'emploi du cheval comme comestible, ou comme bête de somme? Je confesse n'avoir rien trouvé dans la Bible sur le premier emploi de « cet intéressant animal ». Mais que M. Cornevin fasse remarquer à ses collègues que, « dans la Bible, on ne trouve aucune trace de l'emploi du cheval, » cela me paraît phénoménal, attendu que les *Concordances des Saintes-Écritures* (1), que j'ai sous les yeux, mentionnent cinquante-neuf passages, du Deutéronome à l'Apocalypse, où il est question du cheval ou des chevaux. En voici quelques exemples :

« Alors Moïse... dit : « Je chanterai ce cantique à l'Éternel, « car il s'est hautement élevé. Il a jeté dans la mer le cheval et « celui qui le monte. » *Exode*, XV, v. 1.

« J'ai vu des serviteurs à cheval. » *Ecclésiaste*, X, v. 7.

« L'Éternel a fait la revue de son troupeau... et il les a rangés en bataille comme son cheval d'honneur. » *Zacharie*, X, v. 3.

« Et Salomon... fit amas de chariots et de gens de cheval, tellement qu'il avait... douze mille hommes de cheval... »

« Et quant au péage qui appartenait à Salomon de la traite des chevaux qu'on tirait d'Égypte et du fil, les fermiers du roi se payaient en fil. » II^e Livre des *Chroniques*, I, v. 14 et 16.

J'ai choisi à dessein les passages les plus anciens, et il est à noter que c'est dans l'ancien Testament que le cheval est mentionné le plus fréquemment, avec le même emploi de bête de somme et de trait qu'aujourd'hui. Donc je conclus que l'on a prêté à M. Cornevin une affirmation à laquelle il n'a jamais songé, ou que M. Cornevin n'a jamais ouvert la Bible qu'il cite à l'appui de sa théorie. En tous cas, une rectification me semble à sa place, soit dans l'intérêt de l'honorable membre de la Société d'agriculture, soit dans celui de la vérité.

UN LECTEUR ASSIDU DE LA BIBLE.

(1) Paris, 1856, Ch. Meyruis, 8^e version d'Osterwald.



BIBLIOGRAPHIE DU « MONDE LYONNAIS »

GIVRE DU PINDE, poésies, par JEAN SARRAZIN, brochure in-8°. Lyon, 1882. Imprimerie P. M. Perrellon. — AMOURET VANITÉ, sonnets, par JULES TAIRIG, Brochure de 24 p. Lyon, 1882. Henry Georg, éditeur. — Section Lyonnaise du Club Alpin français, troisième bulletin. Vol. in-8°. Lyon, 1881. Imprimerie Pitrat aîné. — POÉSIES, par J.-B. DUBUC. Vol. in-12. Lyon, 1881. Imprimerie Pitrat aîné.



Nous avons reçu un nouveau recueil de poésie de M. Jean Sarrazin, le poète lyonnais bien connu de tous. Ce recueil est intitulé: *Givre du Pinde*. Il comprend une quinzaine de morceaux de ton et d'allures variés. Nous ne pouvons mieux faire, pour en donner une idée avantageuse à nos lecteurs, que d'en détacher le sonnet suivant, composé dans des circonstances originales.

SONNET

DÉCLAMÉ PAR L'AUTEUR DANS LA CAGE DES LIONS DE PEZON
Le 31 août 1882

Vos aïeux, à Rome, à Florence,
Ont montré de l'urbanité,
Et vous, vous en montrez en France,
Me donnant l'hospitalité.

L'homme a, par sa persévérance,
Vaincu votre férocité;
Mais qu'il n'ait jamais l'espérance
De subjuguier votre fierté...

Eh quoi! tous vous semblez me dire:
« Poète, c'est un peu médire
De notre espèce; savez-vous

« Qu'il est, dans le siècle où nous sommes,
Bien des femmes et pas mal d'hommes
Qui sont plus féroces que nous? »



M. Jules Tairig, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler aux lecteurs du *Monde lyonnais*, nous a adressé un autre recueil, composé uniquement de sonnets. En voici un, que nous avons choisi dans le nombre, en vue de nos lectrices.

PIED MIGNON

Jé suis d'esprit badin et d'humeur enfantine.
On me voit à l'excès indiscret, curieux,
Lorsqu'un pied féminin sur l'asphalte trottine,
Je me laisse entraîner et je le suis des yeux.

J'aime à voir le mollet, surmontant la bottine,
Entouré d'un bas blanc, transparent et soyeux.
J'aime à voir un pied fin, aux contours gracieux,
Sans pouvoir maîtriser l'ardeur qui me domine.

Caprice original, charme exquis, insensé.
Le pied, que laisse voir un jupon retroussé,
Semble fait pour charmer, et répand en mon âme

Un frisson passager qui la presse, l'étreint.
En un mot, qu'est-ce donc que le pied d'une femme?
Le pied est un bijou, la bottine un écrin.



La section Lyonnaise du Club Alpin français vient de distribuer son troisième bulletin, élégant volume in-octavo, imprimé par Pitrat.

Il se compose des comptes rendus sommaires des séances de la section, pendant l'année 1881; d'une *Notice biographique sur M. C. Anglès*, ancien vice-président, par M. J. Mital; d'un article sur l'*Étymologie des mots « Club Alpin »*, signé E. Q., et de récits d'excursions à la Grande Casse, aux Voirons, dans les Vosges, à Saint-Michel, au Grand Veymont, dans les Pyrénées, par MM. M. Sestier, P. Darnat, Joanny Fabre, A. Benoist, Joseph Catenod, P. Premillieux.

Nous n'avons garde d'oublier le compte rendu humoristique du *Congrès de Pralognan*, par M. Louis Vignet, vice-président de la section, et les *Voix de la montagne*, de M. P. Darnat.

Le bulletin se termine utilement par le catalogue de la bibliothèque de la section, la composition du bureau et du comité, et la liste des membres reçus depuis le 1^{er} juillet 1879.



Nous terminerons ce bulletin bibliographique en signalant à nos lecteurs un second volume de *Poésies* de M.-J. B. Dubuc, comme le premier, sorti des presses de l'imprimerie Pitrat.

Nous leur laissons le soin de lire les vers et de les apprécier; nous ne voulons que transcrire ici l'ingénieuse préface dont M. J.-B. Dubuc a fait précéder son volume.

Le triomphe des mères, des femmes, ce n'est pas seulement d'avoir de beaux enfants, mais d'en avoir. La nature, cette autre mère, pleine de sagesse, leur a dit tout bas à l'oreille: Mettez au monde de doux petits êtres; qu'ils soient beaux ou laids, blonds ou bruns, je saurai leur donner des grâces, des sourires, des sons de voix si tendres qu'ils vous iront à l'âme et au cœur. O douce bienfaisance! Sans cela que de pauvres petits êtres, innocents de leur premier malheur, être laids, seraient détestés, maudits avant d'avoir vécu.

Ce phénomène de la nature pour les mères, se reproduit, sous une autre forme, pour l'artiste et le poète; le premier a fait des tableaux, l'autre un poème, dans lequel il a mis sa vie, ses joies, ses larmes souvent; c'est le fruit de ses pensées, de son âme, comme le petit chérubin blond est le fruit des entrailles de sa mère, en un mot, c'est son enfant; il l'aime, quoi de plus naturel? Maintenant, est-il beau? est-il laid? il n'en sait rien. Comme la mère, son regard est voilé. Cependant l'enfant, le vrai, a grandi, il a pris son vol. S'il est beau, des yeux d'ange viennent se mirer dans ses yeux, et sans rien lui dire, lui font

entendre tout ce qu'il a été donné à l'homme d'entendre de plus divin : « je t'aime ! »

Les pensées du poète ou de l'écrivain aussi ont pris leur vol ; mais ce n'est plus un regard d'amour qui les suit, c'est un œil sévère qui les juge. Puisse-t-il se changer en bienveillance pour nous !

Nous nous réservons de rendre compte dans un prochain bulletin d'un certain nombre de volumes soit de prose soit de poésies que nous avons reçus dernièrement.

FRANÇOIS COLLET.

CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

CLUB-ALPIN FRANÇAIS, SECTION LYONNAISE. — *Séance du 10 janvier 1882.* — Première réunion générale de 1882, sous la présidence de M. Ernest Aniel.

Soixante membres présents.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente. — Réception de nouveaux membres. — Distribution du troisième bulletin. Impatience attendue.

M. Aniel annonce que, d'un avis unanime, le comité a décerné à M. le docteur Lortet, président démissionnaire de la Section lyonnaise, le titre de son président d'honneur, comme témoignage de gratitude respectueuse pour les services qu'il lui a rendus comme fondateur.

M. Aniel fait connaître enfin qu'en reconstituant son bureau, le comité a appelé au fauteuil présidentiel de la section M. Emmanuel Perret, ingénieur en chef du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

Ces deux nominations sont accueillies par d'universels applaudissements.

M. Louis Rérolle, au milieu d'un profond silence, fait lecture de la première partie d'un voyage dans l'Amérique du Sud, de Bordeaux à Montevideo par la Corogne, Lisbonne, Dakar, Rio-de-Janeiro. La finesse des aperçus, la sobriété des détails, le charme du style, la désinvolture des photographies impressionnent vivement l'assemblée qui fait une ovation au jeune touriste et prend acte de sa promesse : à continuer.

Grande nouvelle : Proclamation du banquet annuel de la section lyonnaise pour le samedi 28 janvier 1882. — Les passants qui, entre 8 et 9 heures, traverseront la place de la Bourse devant le restaurant Maderni, s'ils entendent de joyeux éclats de rire et de fringants toast, pourront se dire sans crainte de se tromper : « C'est le Club-Alpin. Il n'y a que lui... Il n'y a que lui. »

ACADÉMIE DES SCIENCES BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — *Séance du 10 janvier 1882.* — MM. Loir et Rougier sont installés comme Présidents avec les autres membres du Bureau.

L'Académie reçoit l'hommage de deux petits volumes in-12, intitulés : « Lamennais et son École, » et « Gerbet, sa vie, ses œuvres », par l'abbé Ant. Ricard, professeur à la Faculté de théologie d'Aix.

M. Robert de Forcrand, maître des conférences à la Faculté des sciences de Lyon, fait déposer sur le Bureau, sous enveloppe cachetée, un travail sur les hydrates sulfurés d'un certain nombre de substances organiques. Il lui est donné acte de ce dépôt.

M. E. Guimet donne quelques détails sur la question d'extraction des pierres historiques enfouies dans le lit du Rhône. La Commission, dite des blocs, s'est abouchée avec le Préfet du Rhône et avec l'ingénieur en chef chargé de la navigation ; tout fait présager que les fouilles de l'Académie vont incessamment recevoir un commencement d'exécution.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un secrétaire-adjoint, dans la classe des sciences en remplacement de M. Loir, nommé Président, et le renouvellement des commissions parvenues au terme de leur mandat. M. Allégret est élu comme secrétaire-adjoint. Toutes les commissions sont ensuite réglementairement constituées, sauf la commission du prix Dupasquier, pour laquelle le temps a manqué.

ARGUS.

PROBLÈMES & JEUX D'ESPRIT

ÉNIGME HOMONYMIQUE

Problème n° 77.

Que j'aime la grande épopée
Des jours où nous étions vainqueurs !
Ces fières luttes, haut l'épée,
Qui faisaient frémir tous les cœurs !

Voyez, sur sa cavale blanche,
Le héros de la Moskowa.
Il tombe comme une avalanche
Sur le Russe qui le brava.

Mais est-il besoin, je vous prie,
Pour voir ce guerrier valeureux
D'aller si loin ? Je vous parie
Qu'il se trouve entre vos deux yeux.

E. MEUNIER.

CHARADE

Problème n° 78.

Avec les mots : « *pro patria*, »
Mon premier forme un tout qui sourit à la gloire,
Et fait dire au soldat marchant à la victoire :
« L'honneur et le devoir sont là ! »
D'heureux troupeaux, exprimant leur ivresse,
Dans les vallons font mon dernier sans cesse.
Mais, hélas ! mon entier offre un triste tableau
En tournant ses regards du côté du tombeau.

PICHROCOLE.

SOLUTIONS

Problème n° 75, acrostiche double — Les mots sont

B A I N
E M M A
R A P P
A L T O
N O E L
G A G E
E C H O
R I E N

Problème n° 76, énigme. — Le mot est *lame*.

Nous publierons dans notre prochain numéro les solutions des problèmes nos 77 et 78.

Toutes les communications concernant les *Problèmes et jeux d'esprit* doivent être adressées à M. le secrétaire de la rédaction du *Monde Lyonnais*, 8, rue Mulet, à Lyon.

Les solutions devront nous parvenir au plus tard le jeudi, à midi. Celles qui nous arriveront passé ce délai ne seront pas insérées.

Nous accueillerons avec plaisir tous les problèmes nouveaux que nos lecteurs voudront bien nous adresser.



Le Gérant : CHARLES DAMEY.

LYON. — IMP. PITRAT A NÉ, 4, RUE GENTIL
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur.

PUBLICATIONS NOUVELLES de la Librairie FIRMIN-DIDOT & C^{ie}, Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56, PARIS

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

LETTRES, SCIENCES ET ARTS

— FRANCE, 1550-1700 —

Ouvrage illustré de 17 chromolithographies et de 250 gravures sur bois

UN VOLUME IN-QUARTO DE 560 PAGES

PRIX :

Broché.	30 fr.	ÉDITION SUR GRAND PAPIER	
Relié, dos chagrin, plats toile, avec ornements dorés, tranches, dorées.	40 »	Broché.	60 fr.
Relié, dos et coin chagrins, plats papier, tranche supérieure dorée, les autres tranches ébarbées.	40 »	La même, avec reliure dite d'amateur.	80 »
		Édition sur papier de Chine (en carton).	100 »

WALTER SCOTT

ILLUSTRÉ

TRADUCTION NOUVELLE

Ont déjà paru

IVANHOÉ, QUENTIN DURWARD, ROB-ROY, KENILWORTH

CHACUN DE CES ROMANS FORME UN BEAU VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS, AVEC 150 GRAVURES SUR BOIS

PRIX :

Broché.	10 fr.	Relié, dos chagrin, tranches dorées.	15 fr.
Cartonné percaline, avec fers spéciaux.	13 »	Relié, avec reliure dite d'amateur.	15 »

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON, rue de la République, 33. Librairie moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER, 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicale avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

GLACIERS MARSENGO ET C^{ie}, 4, rue Gasparin, et rue Saint-Dominique, 1. — Entremets glacés, Châteaubriant, Nesselrodes, Dauphins, Sorbets, Granits napolitains, Café glacé, Glaces variées. — Expéditions au dehors.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Coles et cravates.

DUSSERRE, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

ARGENTERIE RUOLZ. **PASCALON**, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Thières, Plateaux, etc.

Vient de paraître

SECTION LYONNAISE
DU

CLUB ALPIN
FRANÇAIS

TROISIÈME BULLETIN

Un vol. in-8° — 127 pages.

LYON
IMPRIMERIE PITRAT AINÉ
4, RUE GENTIL, 4

VIENT DE PARAÎTRE

JEAN SARRAZIN

GIVRE DU PINDE

POÉSIES

Brochure de 24 pages

LYON
IMPRIMERIE P.-M. PERELLON
28, Grande-Rue de la Guillotière

LA

CONSTRUCTION LYONNAISE

REVUE MENSUELLE

DES ENTREPRISES PUBLIQUES ET PRIVÉES
Architecture et Travaux Publics

Prix de l'abonnement, un An. 12 fr

ON S'ABONNE

Imprimerie PITRAT AINÉ, 4, rue Gentil
LYON

MACON

IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES

BOSSUET

INCONNU ET INÉDIT

Un volume grand in-8°

ORNÉ DU PORTRAIT DE BOSSUET. — PRIX : 10 FRANCS

JULES TAIRIG

AMOUR et VANITÉ

SONNETS

Brochure de 24 pages

LYON

HENRI GEORG. ÉDITEUR
65, rue de la République
—
1882

PETITES

POÉSIES

PAR

ALPHONSE PONROY

De l'Académie Mont-Réal

CHEZ L'AUTEUR

CHANTOME (INDRE)

— 1881 —

DAS MAGASIN

Für die literatur des In- und Auslandes
Organ des Allgemeinen Deutschen Schriftstellerverbandes

BEGRÜNDET IM JAHRE 1832 VON JOSEPH LERMAN
HERAUSGEBEN VON

Dr EDUARD ENGEL

Wöchentlich 2 Bogens in gr. 4

Allen Denen, welche der literarischen Bewegung im In- und Auslande, sowie den geistigen Beziehungen Deutschlands zu seinen Nachbarvölkern mit Interesse folgen, sei das *Magazin* aufs Wärmste empfohlen. Sämmtliche bedeutende Erscheinungen der *Weltliteratur* werden in ihm theils in abgerundeten Essays, theils in kürzeren Kritischen Besprechungen dem deutschen Publicum vorgeführt. Keine literarische *Revue* Deutschlands oder des Auslandes kann sich mit dem « *Magazin* » an *Vielseitigkeit* und *gesundem Kosmopolitismus* messen. Die hervorragendsten Schriftsteller des In- und Auslandes sind seine Mitarbeiter.

Das « *Magazin* » erscheint jenen Sonnabend in grossem Zeitungsformat 16 Seiten stark und kostet bei allen Buchhandlungen und Postanstalten, sowie in directem Bezuge von der angezeichneten Verlagshandlung.

En vente chez tous les libraires

— J.-B. DUBUC —

POÉSIES

1 volume in-12 de 138 pages

IMPRIMÉ PAR PITRAT AINÉ
IMPRIMEUR DU « MONDE LYONNAIS »
— LYON, 1881 —

LE
MONDE PARISIEN

Politique et Illustré

5, rue Meyerbeer, Paris

SOMMAIRE DU N° DU 1^{er} JANVIER 1882

TEXTE : Gambetta et Zola. — Disorde. — Le retour de M. Roustan. — La candidature du major Laborde. — Premier de l'an. — Les théâtres et M. Camescasse. — Le ministère Laquedem. — Olla podrida. — Tour de la semaine. — La fête de l'Opéra. — Carnet mondain. — Chronique théâtrale. — Sport. — Chronique financière. — Bibliophiles.

DESSINS : Les réceptions officielles du premier janvier. — Le retour de M. Roustan à Tunis. — L'augmentation des traitements des sénateurs et des députés. — Le Grand Ministère et les fonds publics. — Les étrennes de l'Italie.

Envoi du journal à titre de spécimen, pendant un mois, à toute demande d'affranchie accompagnée de 1 fr. 20 en timbres-poste.

LA
REVUE LYONNAISE

Première année. — Tome II. — Numéro 11.
Novembre 1881

SOMMAIRE

Paul Vignet: Le dernier roman de M. Daudet. — Gallicus: l'Aveugle, nouvelle. — Nizier du Puitspelu: Sur le mot « pierre de choïn ». — Joseph Maire: Nouveaux souvenirs de Pondichéry. — François Collet: Livres nouveaux et nouvelles éditions. — Léopold Niepce: Le cabinet des antiques et le médaillier de l'ancien collège de la Trinité et de l'hôtel de ville de Lyon (fin). — Joseph Renard: Notice bibliographique sur les ouvrages imprimés du P. C. F. Ménestrier (fin). — Comptes rendus des séances des Sociétés savantes. — Chronique.

Un an : 20 francs. — Six mois : 10 francs.

LA LIVRAISON : 2 FRANCS

SAINT-NICOLAS

— Troisième Année —

SOMMAIRE DU N° 7, 12 JANVIER 1882

Vingt-deuxième jeudi de Saint-Nicolas. — Portrait du Lauréat. — Qui êtes-vous? — Baitan Géral. (Proche de Viville). Faits divers. — La Tirelire aux devinettes. — La Boîte aux lettres. Illustrations par B. de Monvel, Chaffranski, Share, Poirson, Gaillard, etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE, A PARIS
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ABONNEMENTS :

Un an : 18 francs. — Six mois, 10 francs.